

usages indigènes et aussi fortement imbus de la tradition, tout moine eût été forcément en sculpture ce que des textes postérieurs assurent qu'Upagupta était dans la réalité « un Buddha, moins les signes⁽¹⁾ »; mais, sous un ciseau indien, ces signes mêmes, seul élément de distinction, se seraient réduits en tout et pour tout à la presque imperceptible *úrṇā* entre les sourcils. Aussi, lors même que l'école indigène, ainsi qu'il arrive à Amarâvatî (fig. 228), a surmonté une partie de ses scrupules et s'est décidée à figurer des moines, on conçoit qu'elle continue à hésiter à en faire autant pour le Maître; si fortement que, pour la clarté de ses récits sur pierre, elle sente le besoin de son image, elle se résigne à ne toujours le représenter que symboliquement. Avions-nous tort de vanter par comparaison la liberté d'allures qu'assure à la sculpture du Gandhâra le solécisme religieux qu'elle a une bonne fois commis en prêtant au Buddha une tête chevelue et qui le différencie immédiatement de sa communauté?

Si la peinture contemporaine de ces idoles et de ces bas-reliefs n'était malheureusement perdue, nous eussions, selon toute probabilité, trouvé à l'œuvre encore d'autres procédés de différenciation. Nous n'entendons pas seulement parler de la couleur traditionnellement dorée de la peau du Bienheureux : celle même de son vêtement, si l'on en croit l'*Açokâvadâna*, eût été tout à fait exceptionnelle. On ne se serait pas borné à lui choisir une nuance spéciale parmi les nombreuses teintes, allant du brun rouge au jaune orange, dont le *kāṣṭhā* était et est encore susceptible selon les pays et les produits tinctoriaux employés. C'est le blanc, c'est-à-dire la couleur des laïques, qui aurait été celle du *tricîvara* du Bienheureux⁽²⁾. Faut-il voir dans ce costume inattendu un de ces contrastes violents qu'imposent les nécessités scéniques et en chercher l'origine dans l'influence des représentations théâtrales où

⁽¹⁾ *Alakṣaṇako Buddhaḥ* (*Divyâvadâna*, p. 349 et suiv.).

⁽²⁾ Il l'aurait même partagée avec le

seul Mahākâçyapa; cf. *Divyâvadâna*, p. 395, et plus haut, t. II, p. 91. — Tel n'est d'ailleurs pas le cas sur la fig. 536.